

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 144 (1999)
Heft: 12

Artikel: La guerre "Zéro mort" : une rêve américain?
Autor: Bressy, Bernard de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre «Zéro mort»: un rêve américain?

Le concept de *Zero Death War* est récemment apparu dans les médias américains. Comme on le sait, il s'agit de mener un type de guerre pour un coût minimal, voire nul, en vies humaines, du côté ami s'entend, bien sûr. Toutefois, ce concept peut être interprété de deux façons différentes¹.

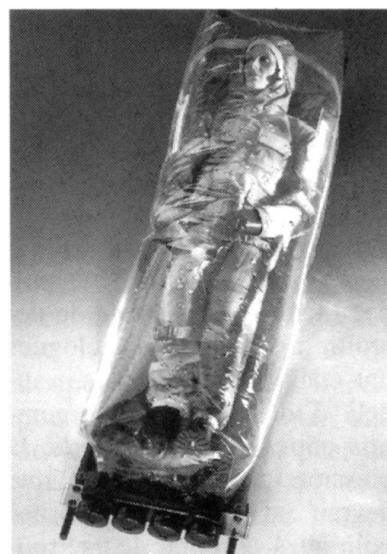
■ Gén Bernard de Bressy

Pour les uns, c'est la «transcription, en une formule péremptoire, de l'écart infranchissable qui sépare désormais un Etat, doté de la panoplie complète des moyens scientifiques et techniques de la puissance militaire, de tous les autres, quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent... C'est le mot d'ordre naturel d'une puissance hégémonique qui se donne à elle-même pour mission et pour devoir de mettre en œuvre tous ses moyens matériels, de manière à réduire, si possible, ses pertes humaines à rien². C'est la conception que l'on peut qualifier d'«impériale» de la guerre «Zéro mort».

Cependant, la manière dont cette notion a généralement été perçue ici et là, notamment aux Etats-Unis même, est assez différente. Pour la plupart des observateurs en effet, «la raison principale en est que l'opinion américaine refuse les interventions armées non essentielles à ses yeux et qu'il est impossible d'engager sans risques de pertes en vies humaines³».

Il est de fait que rien n'est pire, pour un homme politique américain soucieux de sa réélection, que le spectacle – télévisé à une heure de grande audience – du retour du corps des boys, morts pour une cause obscure, dans un pays lointain, dont la plupart des téléspectateurs ignorent tout et qu'ils sont souvent incapables de situer sur une carte. Un récent sondage a montré qu'aux Etats-Unis, plus encore qu'en Europe, les connaissances du public en matière de politique étrangère sont minimales et que la majorité des Américains pensent que «les événements outre-mer ont peu ou pas d'impact sur leur vie.» Alors le cri «Pourquoi sont-ils morts?» s'élève. L'opinion demande aussitôt des comptes aux responsables politiques et remet en cause le bien-fondé de l'engagement américain.

Il s'agit d'un phénomène relativement nouveau et lié à l'excès de médiatisation car, jusqu'alors, l'opinion américaine avait toujours fermement soutenu son gouvernement dans les actions extérieures. C'est pourquoi certains observateurs



Sac de transport pour blessés.
(Photo: GIAT Industries).

se demandent si leur pays n'est pas entré dans une ère de «couardise nationale»⁴.

Le syndrome vietnamien

Les Etats-Unis ne se sont pas encore vraiment remis de leur échec au Vietnam. Non que leurs pertes aient été particulièrement lourdes: en proportion de la population, elles furent moins de la moitié de celles de la France en Indochine de 1946

¹ Cet article, dont donnons une version condensée a paru dans *Défense nationale* en avril 1999. Merci à son rédacteur en chef, l'amiral Hugon, d'en avoir autorisé la reprise.

² Paul-Marie de la Gorce: *Le dernier Empire*. Paris, Grasset, 1996.

³ Pierre Messmer: *Les Blancs s'en vont*. Paris, Albin Michel, 1998.

⁴ John A. Gentry: «*Military Force in an Age of National Cowardice*», *The Washington Quarterly*, automne 1998.

à 1954, mais elles le furent pour une cause perdue, ce qui ne s'était encore jamais vu dans l'histoire américaine. Les médias, comme le cinéma, en ont fait depuis une exploitation démesurée. C'est pourquoi il n'a fallu qu'un camion d'explosif faisant 243 morts à Beyrouth en 1983 pour que les Américains quittent le Liban, et seulement 29 morts, dont 18 en une seule journée d'octobre 1993, pour qu'ils abandonnent la Somalie à son triste sort.

Le «seuil de renoncement» des Etats-Unis ne cesse de décroître. Certains sociologues ont établi que désormais, «au-delà d'un seuil variable compris entre 30 et 250 morts, la pression de l'opinion publique devrait amener les autorités politiques à retirer leurs troupes⁵.» Un tel constat entraîne au moins deux conséquences d'ordre stratégique.

Les conséquences stratégiques

La première est le recours répété des Américains à une certaine forme de stratégie indirecte; ils poussent les autres à s'engager à leur place, voire les paient pour cela, tout en évitant de le faire eux-mêmes directement. «Ayant encouragé le Nigeria à intervenir dans la guerre civile au Liberia, les Américains se sont bornés à évacuer leurs ressortissants et leurs protégés et à financer généreuse-

Pertes américaines dans divers conflits récents

	Années	Morts	Blessés
Vietnam	1961-1975	58 148*	304 000
Liban	1982-1984	260	159
Golfe	1991	147	458
Somalie	1992-1994	29	153

* dont 47 364 au combat

Source : US Army Center of Military History

ment les organisations humanitaires⁶.» Ce n'est qu'après des années d'hésitation, et devant un véritable ultimatum de la France, que l'OTAN – autrement dit les Etats-Unis – s'est engagée sur le terrain en Bosnie.

La seconde conséquence est le développement de la stratégie de l'*Air Power*. Il ne s'agit de rien d'autre que de l'application de la doctrine Douhet. Comme on le sait, ce général italien fut le premier à concevoir l'emploi massif d'une aviation stratégique qui pourrait, d'après lui, à elle seule, emporter la décision finale⁷. Une telle stratégie correspond bien au caractère des Américains qui recherchent toujours dans la technique, voire dans le «gadget» la solution à tous leurs problèmes.

Avec l'opération «Renard du désert», application de l'*Air Power*, rien moins que 415 missiles de croisière *Tomahawk*

ont été lancés sur l'Irak, au prix de 750 000 dollars l'unité. Loin d'abattre Saddam Hussein, son pouvoir s'en est trouvé renforcé mais, du côté américain, ce fut bien une guerre «Zéro mort». Quand les Etats-Unis admettront-ils que Douhet avait tort, ce que l'histoire, jusqu'à présent, a prouvé.

Il n'est pas question de nier l'efficacité de l'arme aérienne dans la bataille, en particulier des bombardements stratégiques sur les voies de communication, mais il est de fait que seule l'intervention des troupes au sol a été, jusqu'à maintenant, en mesure d'emporter la décision finale. L'Allemagne nazie ne sombra que le jour où, après d'intenses combats de rue, un soldat russe hissa le drapeau soviétique sur le *Reichstag*. Tous les bombardements antérieurs, qui avaient transformé Berlin en un champ de ruine, n'avaient réussi qu'à accroître la volonté de résistance de ses habitants.

⁵ Bernard Lavarini: *Vaincre sans tuer*. Paris, Stock, 1997.

⁶ Pierre Messmer, *op. cit.*

⁷ Général Giulio Douhet (1869-1930): *Il dominio dell'aria* (1921); *Les prophéties de Cassandre* (1931).

Les conséquences dans les armées

Cependant, la notion de guerre «Zéro mort» a aussi d'autres conséquences, peut-être plus redoutables encore pour les Américains. La première est interne aux forces américaines elles-mêmes : pour éviter à tout pris les pertes, la protection des forces – l'autoprotection si l'on peut dire – tend à prendre le pas sur l'exécution de la mission, qui passe souvent au second plan, ce qui est contraire à tout ce qu'on enseigne dans les écoles militaires.

A la suite de l'attentat au camion piégé qui fit 19 morts à Dharan, en Arabie saoudite, en juin 1996, le secrétaire à la Défense William Cohen sanctionna le commandant local, le général Terry Schwalier, pour

«n'avoir pas pris toutes les mesures pour protéger les forces sous ses ordres.» Ledit général démissionna aussitôt. Le message était clair : gardez les troupes en sûreté, ou dites adieu à votre carrière. Il fut reçu comme tel, en particulier par les officiers soucieux de leur avancement.

Par conséquent, en Bosnie, les troupes américaines vivent enfermées derrière des barbelés, sans contact avec la population, et portent en permanence casque et gilet pare-balles, ce qui leur a valu le surnom de «tortues ninjas» de la part de la population. Un officier polonais n'hésita pas à dire à un collègue américain en 1996 : «Je sais bien que, vous autres Américains, vous portez tout cet équipement parce que vous avez peur, mais ne vous inquiétez pas, nous sommes là pour

vous protéger⁸.» Patton aurait-il supporté un tel affront ?

La guerre «Zéro mort» : perception extérieure

En fait, le pire n'est pas là ; ce concept est perçu à l'étranger comme une aversion nationale au danger, ce qui n'a pas échappé aux divers perturbateurs de par le monde. Le pitoyable rembarquement en Somalie, comme le demi-tour à Haïti en 1993 devant une bande de braillards, ont été soigneusement notés. Saddam Hussein le sait bien : seule l'entrée des troupes américaines à Bagdad pourrait le renverser, mais elles ne viendront pas, par peur des pertes. Le commandant de la Garde révolutionnaire iranienne déclara à un journaliste en 1995 qu'il pourrait faire prisonnier 20000 Américains s'ils envahissaient l'Iran, mais qu'il pensait que Washington serait à la table de négociation après le premier millier.

Ainsi le concept de guerre «Zéro mort» affaiblit notablement la position des Etats-Unis dans la résolution de toute crise. A la limite, il peut même se retourner contre les forces américaines, qui sont devenues des cibles privilégiées, notamment pour les attaques terroristes. La peur des pertes peut donc provoquer les pertes, et le rêve de la guerre «Zéro mort» tourner au cauchemar pour les militaires américains.

B. B.



Pas de morts et le moins possible de blessés!

⁸ Propos rapporté par John A. Gentry, officier de réserve américain, qui, en 1996, passa sept mois en Bosnie. «Military Force in an Age of National Cowardice», op. cit.